

LUCILLE

Chaque fois que je dépose Hugo chez son père, je repense au jour où il est né. Quand mes yeux se sont posés pour la première fois sur cette petite chose fripée que j'avais nourrie dans mon ventre pendant neuf mois, je me suis sentie incapable de l'aimer. (*L'écran géant s'allume. On y voit Lucille, juste après l'accouchement. La caméra, intrusive, se rapproche au plus près de son visage, enchaînant les gros plans malaisants. Elle sourit mais semble épuisée et incommodée par la caméra.*) J'essayais, pourtant, je me répétais que c'était mon fils, que je l'avais voulu, que c'était la plus belle chose qui me soit arrivée et que l'amour d'une mère est un sentiment naturel. Mais rien. Et plus j'essayais, plus j'avais honte de moi. J'avais peur, aussi, que quelqu'un le remarque. Je souriais, à m'en fendre le visage. Je répétais les mots d'amour que je pensais devoir dire. J'étais épuisée. Les premières semaines ont été un cauchemar. Entendre, toute la journée, les hurlements d'un enfant qu'on n'arrive pas à aimer relève de la torture. Je faisais tout pour y échapper. Je courais au-devant du moindre de ses désirs, juste pour profiter d'une minute de calme. Parfois, ça ne marchait pas. Parfois, j'avais beau le bercer, lui chanter des chansons, donner à boire, à manger, la tétine, rien ne semblait pouvoir stopper les cris. Il m'est arrivé d'avoir des pensées... horribles. Vraiment horribles. Maintenant, ça va mieux. La psy m'a expliqué que j'avais trop projeté, que j'attendais un fantasme, un être parfait, impossible, et que le choc du réel m'avait désarçonnée. C'est le mot qu'elle a dit, « désarçonnée », pour expliquer qu'il m'avait juste fallu un peu de temps pour me remettre en selle, mais que c'était normal et que ça passerait. Je n'aurais pas dit « désarçonnée ». Ça me semble un mot trop faible. Et puis, je n'ai pas l'impression que ce soit passé, pas vraiment. (*Un temps.*) Hugo n'est pas parfait. Il a son caractère. Il peut être bourru, renfrogné, parfois désagréable. Mais je sais que je l'aime. Je l'aime avec une évidence qui me surprend encore. Pourtant, chaque fois que je le dépose chez son père pour le week-end, je ne peux m'empêcher de penser que je l'abandonne, que je me débarrasse de lui et que j'en ressens un plaisir criminel. Je ne sais quand je cesserai de me sentir coupable.

[...]

HUGO

Il y a une scène, en particulier, qui me... (*Un temps.*) C'est vers la fin. Quand Ratcatcher parvient à vaincre le monstre, en utilisant la technologie développée par son père, elle se souvient de la fois où elle lui a demandé pourquoi il s'était intéressé aux rats, pour ses expériences. Et lui explique que les rats sont les créatures les plus méprisées qui soient. Et que, si les rats ont une raison d'être, alors tout le monde en a une. (*Un temps. Plus sombre.*) Un soir, en arrivant chez mon père, j'avais le visage gonflé. Tuméfié. Ça lui a fait un choc. Il m'a demandé ce qui s'était passé, mais je n'ai rien su lui dire. Qu'est-ce qu'il y avait

à raconter, de toute façon ? Ce n'était qu'un épisode de haine ordinaire. Quelque chose d'horriblement banal. Une scène qu'on n'aurait pas pu mettre dans un film tellement elle ne racontait rien, n'avait rien de remarquable dans son déroulé. Aucun foreshadowing, pas de musique ou de travail sonore. Pas de mise en scène travaillée, de plan débullé ou d'insert symbolique. Ni plan-séquence ni montage impactant. Juste la peur, la douleur, et la chaleur de l'urine le long de ma cuisse. La trace des hématomes, sur ma peau et en dessous. J'ai évité la question en me jetant sur le canapé.